

Quand le bruit de la carriole dépasse l'angle de la maison, Jacques de Rangen traverse rapidement le salon de son château, se penche par la fenêtre et jette un regard dans la rue.

— Ce sont les de Terplak, dit-il. La famille entière.

— Vous croyez qu'ils y vont, père ? demande Valentine.

— Toute la noblesse de la région y va. Les de Terplak, les de Fritsch, les de Wehrung, les de Decker.

Il soupire sans se retourner. Sa veste d'alpaga se tend sur ses épaules rondes. Vu de dos, il paraît plus trapu et plus fort. Sa tête aux cheveux noirs bouclés a laissé tomber la perruque depuis que la Révolution française a fait des Rangen une famille aussi désuète que pauvre.

— Pourquoi n'iriez-vous pas tout de même ? reprend Valentine.

— Sans votre mère ?

— Puisqu'elle ne veut pas !

— Et sans vous ?

— Je serai auprès d'elle. Je la raisonnerai. Si elle change d'avis.

— Elle ne changera pas d'avis.

— Si j’y parviens, nous trouverons bien le moyen de vous rejoindre. Il n’est que dix heures ! Laissez-moi arranger les choses.

Il pivote sur ses talons et montre un visage fautif. Des touffes de poils bruns sortent de ses narines et avancent en brosse au-dessus de ses lèvres. Entre ses sourcils charbonneux et ses pommettes saillantes, couleur rouille, ses yeux brillent d’un éclat de pierre grise, humide et douce.

— Oh ! Valentine, ma chère fille, vous userez votre cœur à penser aux autres.

Elle sourit et baisse les paupières. Debout devant lui, elle respire calmement. Elle sait qu’il est fier d’avoir une fille de vingt-et-un ans, si grande, si belle, si sage.

— Et votre cousin qui n’est pas là ? dit-il encore sur un ton humble, comme pour retarder la décision qu’elle attend de lui.

— Chrétien s’y est aussi rendu. Déjà hier, il ne tenait plus en place.

— Il est parti à pied ?

— Ce matin.

— La route est longue.

— Ne vous inquiétez pas pour lui. Alors, c’est convenu ? Vous y allez et je m’occupe de tout ?

Au lieu de répondre, il s’assied dans un fauteuil à la tapisserie élimée, les mains aux genoux, le regard perdu. Le salon qui, vingt ans auparavant, recevait le plus beau monde de la région, n’est plus qu’un symbole d’une société déchue. La pièce ne reçoit plus de l’extérieur qu’un rayon de soleil étroit et poudroyant. Les couverts du petit-déjeuner sont encore sur la table, autrefois débarrassée par un personnel fidèle à la tradition, aux valeurs et aux différentes échelles de la société. Mais en cette année 1797, « tous les hommes sont libres et égaux en droit ». La table n’est donc plus débarrassée.

Jacques de Rangen fronce les sourcils et avance la mâchoire, comme un cheval qui tire sa bride. Enfin, il prononce :

— Non. Augustine, votre mère ne comprendrait pas que j'aïlle sans elle. Il faut que je lui parle.

— Elle est dans son bureau.

Il se lève avec un air de volonté opiniâtre.

— Venez, dit-il.

L'un derrière l'autre, ils sortent du salon. Un raide escalier en pierre mène à l'étage. Les murs épais protègent du soleil et de la chaleur étouffante de ce mois de juillet. Jacques parvient devant le cabinet de travail de sa femme. Il s'arrête avant de frapper à la porte.

— C'est moi, madame, j'aimerais vous parler. Je suis navré de vous avoir offensée.

Pas de réponse. Des gouttes de sueur coulent sur les joues de Jacques. Il semble sur le point de perdre patience.

— Je sais pourquoi vous ne me répondez pas ! Mais que voulez-vous faire ? Nous n'avons plus rien pour vivre que cette vigne qui appartient à vos parents.

Valentine tire son père par la manche et pose son doigt sur ses lèvres. Pourquoi s'obstine-t-il à prendre des arguments qui ont le don d'exaspérer sa femme ? Pour ramener la paix dans le ménage, il ne faut pas chercher à convaincre Augustine de son inconséquence, mais au contraire lui présenter le chagrin et l'inquiétude que son accès d'humeur inspire à la famille. Jacques glisse vers sa fille un regard interrogateur et chuchote, la main placée en écran devant sa bouche :

— Ce n'est pas ce qu'il fallait dire ? Je ne sais plus, moi. Parlez-lui à ma place, si vous voulez.

Satisfaite, elle fléchit les genoux et approche la bouche de la porte :

— Je suis là, mère. Comment vous sentez-vous ? N'avez-vous besoin de rien ? Père est si malheureux ! Il tourne en rond comme une âme en peine. Il a tant de responsabilités sur les épaules que nous nous devons de l'aider plutôt que de nous chamailler. Qu'en pensez-vous ? Ouvrez-nous que l'on puisse en discuter.

Elle se tait et colle son oreille au battant. Pas un son. Pas un signe de vie. Adossé contre le mur, Jacques s'éponge le front avec un mouchoir et balbutie :

— C'est insensé, elle n'ouvrira pas. Nous ne pouvons plus rien faire. Les huissiers... Les huissiers vont saisir le château.

Ils redescendent au salon en marchant sur la pointe des pieds, comme s'ils s'étaient éloignés du lit d'un malade. Jacques déboutonne son col et pose sa veste sur un fauteuil. Soudain, il y a un bruit dans la demeure. Valentine lève les yeux. Un pas net heurte les marches de l'escalier. Jacques décoche à sa fille un regard de complicité joyeuse :

— Écoutez, c'est elle !

La porte du salon s'ouvre avec lenteur. Augustine paraît dans l'encadrement du chambranle. Un chapeau sorti d'un autre temps encadre son petit visage aigu et cireux, où les yeux scintillent d'une lumière de fièvre. Sa lèvre inférieure avance dans une moue de mépris boudeur. Une longue robe marron, à boutons de jais, moule sa poitrine plate, ses hanches sèches et se casse sur le bout de son soulier pointu.

— Augustine ! s'écrie Jacques. Vous nous en avez fait une peur.

Elle déplace légèrement les épaules et demande d'une voix modérée :

— Alors ? Cette vente aux enchères ?

Jacques a un haut-le-cœur.

— Vous voulez bien ?

— Je n'ai pas à vouloir ou à ne pas vouloir, répond Augustine. Je suis prête.

— Ça, par exemple !

Il rit en ouvrant les bras, comme pour prendre l'univers entier en témoin de sa chance.

— Je vous préviens, ajoute-t-elle d'un ton sec. Ce n'est pas parce que je me rends à cette vente aux enchères que je vendrai.

— Je...

— Ce domaine appartient à ma famille depuis trois siècles. Nous n'avons peut-être plus les moyens de l'entretenir, mais ce n'est pas une raison pour le lâcher au premier venant.

Jacques comprend qu'il vaut mieux ne pas répondre. Il risquerait de rouvrir la brèche de la colère.

— Valentine, occupez-vous du panier pendant que j'attelle.

Quand son père quitte le salon, Valentine ouvre la huche, d'où s'échappe le parfum aigre du pain bis. Les crêpes de sarrasin sont là, pliées dans une serviette. Elle les dépose dans un panier et joint à ces provisions une bouteille de vin, du jambon et un munster. Augustine l'observe, immobile et pâle, raidie dans une attitude de réprobation. Au bout d'un moment, elle demande :

— Comment se fait-il que votre cousin Chrétien soit déjà parti à cette vente ?

— Il était impatient.

— Tiens donc. Pressé de me voir vendre pour enfin vous épouser.

— Maman...

— Oh ! je ne suis pas dupe. Mon bien le plus cher n'est pas ce château, mais vous. Et je ne vous donnerai pas à ce va-nu-pieds. Je vous trouverai meilleur parti. J'ai une petite idée...

Elle n'achève pas sa phrase, s'approche du panier et en retire la bouteille de vin :

— Nous produisons du blanc dans une des meilleures parcelles de la région et vous achetez encore du rouge. On veut me faire vendre mon bien familial alors qu'on n'est même pas capable de consommer sa propre production. C'est du joli.

— Maman, attention, ne vous tachez pas. Votre robe.

— Je me soucie bien de ma robe.

— Vous êtes encore fâchée.

Augustine se tourne d'un bloc. Des larmes brillent dans ses yeux. Ses pommettes affichent un rouge écarlate.

— Je ne suis pas fâchée, je suis malheureuse. Allez jeter un coup d'œil au château pour vérifier si les volets sont bien

mis. En passant, vous direz à votre père qu'il n'oublie pas de fermer la porte du potager avant de partir. Il est si bête qu'il serait capable de la laisser ouverte.

Valentine, aussi bien que sa mère, sait que les volets sont soigneusement posés sur toutes les vingt-neuf fenêtres du château et que Jacques n'a pas besoin qu'on lui rappelle les consignes. Visiblement, Augustine a besoin de contenir son émotion et cherche un prétexte pour se soustraire à la curiosité de sa fille. Valentine n'a pas l'insolence de protester contre toutes ces précautions inutiles.

Un long couloir sépare le salon de la grande salle. Un battant à pousser, deux marches à descendre. Valentine pénètre dans une immense pièce sombre où règne une odeur de renfermé. Des portraits d'ancêtres célèbres par leur bravoure, un clavecin, une vitrine renfermant les objets les plus précieux dont l'éventail d'Augustine porté lors du mariage de Marie-Antoinette à Strasbourg, le 7 mai 1770. Rien n'a changé depuis que la Révolution a littéralement relégué ces objets dans les méandres d'un passé lointain. Et pourtant, hier encore, la famille de Rangen était riche, respectée et pouvait rendre justice sur ses terres. Valentine réalise un bref tour du propriétaire au rez-de-chaussée, sort côté jardin et crie à son père :

— Papa, vous n'oublierez pas de fermer la porte du potager !

— C'est fait depuis longtemps.

Quand elle revient au salon, sa mère n'y est déjà plus. Valentine gagne le vestibule, le panier à la main. On entend un bruit de harnais secoué derrière la porte d'entrée. Jacques s'est installé sur la banquette avant de la voiture, à la place du cocher.

— Montez vite, Valentine, votre mère vous attend, ordonne Jacques.

Il est coiffé d'un chapeau postrévolutionnaire. Des mouches folles tournent dans le soleil. Les vieilles juments grises, sans attendre l'ordre du maître, tendent l'encolure et tirent sur les

brancards. Le triste carrosse s'ébranle en geignant. Les roues prennent de la vitesse. Basses et sales, les maisons de Rangen n'ont pas d'âge déterminé. Leurs fenêtres noires s'ouvrent sur le monde, comme des bouches qui cherchent l'air. Entre deux cubes de pierre, des palissades édentées contiennent à peine la poussée d'un potager ou d'une pente d'herbes folles. Dans cette bourgade d'Alsace, les vrais paysans sont rares, mais chaque commerçant, chaque ouvrier viticole, chaque artisan a gardé la tradition de la terre et possède au moins, à distance raisonnable de son logis, un bout de champ galeux qu'il cultive avec patience. Par la rue de *l'Auberge des Trois Sapins*, on parvient vite à la grande place. Solidement enraciné dans le sol et soutenu par les béquilles de ses arcs-boutants, le temple dresse haut son clocher de granit moussu aux cloches non apparentes. Quelques femmes, vêtues de noir, se pressent sur le parvis. Au bruit du modeste carrosse, elles tournent la tête. Il y a des regards réprobateurs et des chuchotements critiques. Jacques sourit et fait claquer le fouet. Praticquant dans la chapelle du château la religion catholique, il ne songe même pas que son passage, à cette heure, puisse être perçu comme de la provocation. D'ailleurs, tout en respectant la robuste figure du pasteur Wittal dont l'odeur corporelle décourage même les mouches, la plupart des habitants négligent de se rendre à l'office. Et ceci, malgré la réputation hors du commun de Marianne, la femme du pasteur, considérée comme la tartelière du village. Elle offre en effet à chaque paroissien un morceau de gâteau, sans doute pour combler par les sucreries la méchanceté de ses commérages.

Augustine n'avait jamais pratiqué la religion en groupe. Prier reste pour elle un acte volontaire et solitaire. Chaque matin, elle se rend dans sa propre chapelle et observe un moment de recueillement.

La mairie se situe en face du temple. Et tout à côté, l'école. Privée d'élèves, la longue bâtisse fait sa cure de silence et de solitude. Les fenêtres sont fermées, le linge du pasteur, lavé

une fois le mois, sèche dans la cour de récréation. Après le lavoir, la rue donne du coude près du mur de la maréchaussée et repart droite vers le pont. De la rivière bouillonnante monte un frais parfum d'herbe et de pierre humide. Derrière les bouquets de hêtres et de chênes s'étalent des vignes vertes, entourées de rigoles et hérissées de buissons épineux. C'est une belle partie du pays, cette vallée de Thann. La terre est riche et le vin apprécié de l'Europe entière. Le blanc de Rangen a sa place sur la plupart des tables des têtes couronnées. La famille vit toute l'année grâce à cette fameuse récolte.

Bercée par le roulement du carrosse, Valentine se met à réfléchir au sort de ses parents, dont les caractères s'harmonisent si mal et qui ne peuvent se passer l'un de l'autre. Pourtant, leur union avait été décidée par les familles. Elle ne comprend pas que sa mère, si douce en temps normal, change de cœur et de visage dès l'instant où on lui parle de patrimoine ou de succession. Au moment où Valentine évoque de Chrétien qu'elle aime tant, Augustine nourrit dans son esprit un besoin de domination qui ne tolère aucune résistance. Sa faiblesse physique, loin de la desservir, l'aide à mieux assujettir ses proches. Elle règne sur eux par ses pâleurs, ses malaises, ses bouderies, comme d'autres l'auraient fait par la puissance de leur raisonnement ou l'autorité de leur voix. Quand Augustine se juge outragée, ses nerfs paraissent soumis à une si rude épreuve que chacun, autour d'elle, a hâte de lui céder pour éviter le pire. « Ne l'aimerais-je donc pas ? se demande Valentine. Si. Je l'aime malgré ses défauts, tandis que j'aime mon père pour ses défauts. »

Ce qu'elle sait de l'enfance de son père le rend doublement aimable. Dernier-né d'une famille de petite noblesse dans le village de Kruth, Jacques avait alimenté depuis son enfance une passion pour la littérature. Son union avec Augustine l'avait poussé tout naturellement vers les vignes de Rangen, au potentiel extraordinaire. Quand il était fatigué de donner des ordres aux ouvriers, il tirait de sa besace



des livres sérieux. Il trouvait un enseignement dans tous les ouvrages qui lui tombaient sous la main. Toutes ces années de vie commune ont été assombries par la gestion du patrimoine. Augustine ne s'est jamais accordé un loisir. Tout son quotidien a été tourné vers le château et le vignoble. Alors, si aujourd'hui, à cause de la Révolution qui a littéralement ruiné la famille, Augustine est obligée de vendre, Valentine comprend l'attitude de sa mère.

Tandis qu'elle médite sur ce point, Augustine fouille dans son sac et en retire un morceau de papier sur lequel elle a griffonné quelques mots.

— Tu dois savoir, Valentine, que je ne vendrai pas notre château. Après tout, je n'ai rien signé.

— Papa a promis au commissaire-priseur. C'est tout comme.

— Il n'a pas les crédits nécessaires pour décider à ma place. Je ne supporterai pas qu'un étranger habite chez moi.

Elle tourne la tête et son profil aigu, troué d'un grand œil noir tragique, se découpe sur le fond de la route :

— Je ne lui reproche pas tant d'avoir dit oui, que de ne m'avoir pas consultée d'abord.

— Mère, papa doit payer les factures, je le comprends.

— Moi, j'ai une autre idée. Nous allons te marier et obtenir une dot qui nous permettra de survivre jusqu'à ce qu'un roi retrouve son trône et repousse cette bande de sauvages.

— Vous n'avez pas encore de prétendant. Chrétien, lui...

— Chrétien est un moins que rien doublé d'un mécréant.

— Mère.

— Je ne donnerai jamais mon assentiment pour ce mariage, tu entends ? Si j'ai une fille, c'est pour la monnayer.

À ces mots, Augustine dresse la tête comme une poule en train de pondre. Valentine, les larmes aux yeux, ne voit plus de sa mère que la coiffe du chapeau piqué de deux grosses épingles. Pourquoi, même quand elle est dans son droit, ses mots sont-ils si piquants ? Tout à coup, le carrosse s'immobilise.

— Je crois qu'il faut descendre, dit Jacques. La côte est trop rude.

Les deux femmes mettent pied à terre. Jacques prend les juments par les brides. Augustine et Valentine marchent derrière le carrosse en relevant leurs jupes. La salle des ventes est encore à trois kilomètres. La route s'étale, nue au soleil. Plus d'arbres, plus d'arbustes, plus de ruisseaux, mais à perte de vue, des croupes de pierrailles et de fougères ondoyantes. Quelques moutons sont accrochés dans l'herbe d'une pente, comme des houppes de laine blanche, dispersées par le vent. Une buse plane très haut. Le feu vient du sol et du ciel à la fois. L'air léger chante aux oreilles. Les essieux grincent. Les chevaux soufflent avec un gros bruit de lèvres tremblantes. Au sommet de la côte, le chemin s'effiloche jusqu'à n'être plus qu'un sentier au dessin fuyant. Les juments s'arrêtent. Tous remontent en voiture. Du plateau sec, le regard découvre le bas pays, avec ses veines d'eau, ses boqueteaux de velours vert, ses routes souples, lancées en coup de fouet vers l'horizon, et ses flots de toitures grises, groupées autour d'un clocher pointu. Pour aller au rendez-vous, il faut tourner le dos à la campagne vivante. Brusquement, le sentier se détache du terre-plein et plonge, par paliers, vers une dépression en forme de cuvette. Augustine a l'impression d'entrer dans un domaine d'hostilité, de mystère et de haine. Déjà, devant ses yeux, s'ouvrent les abords de la propriété du commissaire-priseur.

— Regardez, hurle Jacques de sa place de cocher ! Regardez tout ce monde.

Dressée dans la voiture, une main sur la portière, Augustine considère les carrioles, les charrettes des curieux, les voitures des bourgeois de Mulhouse et les nouveaux riches de la Révolution. Les chevaux dételés se promènent en liberté dans la campagne. D'autres tenus par une longe broutent l'herbe autour d'un piquet. Dans un coin d'ombre siègent des femmes coiffées de chapeaux, entourées de paniers et de serviettes blanches. À distance, on peut se dire qu'un cataclysme vient

d'anéantir un village et que chassés de leur demeure, les habitants cherchent à en intégrer une autre : le château de Rangen, vendu aux enchères d'ici quelques instants.

— Les gens viennent de tout le pays, reprend Jacques en criant. C'est incroyable.

— Si seulement vous aviez un peu plus de cervelle, répond Augustine.

Elle n'achève pas sa phrase. Jacques gonfle le torse, conduit avec élégance, la tête haute, les bras éloignés du corps. Des traces d'écume marquent la robe des juments. Elles avancent au petit trot. Les guides relâchées claquent mollement sur sa croupe. Un cri monte de la maison :

— Voilà les châtelains ! Ils arrivent !

— Ces badauds ne perdent rien pour attendre, murmure Augustine.

D'un geste galant, maître Wingert tend la main à Augustine, puis à Valentine pour les aider à gravir la haute marche qui donne à la salle des ventes.

— Madame, dit-il, je vais vous demander, avant toute chose, de passer dans mon bureau pour signer les papiers.

— J'ai d'abord quelque chose à dire à tous ces gens venus pour s'emparer de mon bien.

— Comme vous voulez, madame.

Jacques épie sur la figure de sa femme le signe précurseur d'une bourrasque. Suspendu au dessin de cette bouche, à l'éclat de cet œil, il s'étonne lui-même d'accorder une telle importance au comportement capricieux de son épouse. Devant cette petite personne, d'une fabrique si fine et si précieuse, il est constamment sur ses gardes, constamment inquiet. Sans doute est-elle la seule créature au monde qui lui inspire autant de crainte. De nouveau, le cœur serré, il la supplie, en pensée, d'être plus aimable avec ses interlocuteurs. Maître Wingert a la réputation de s'alimenter sur le malheur des autres. Il a d'ailleurs du volume avec son ventre bombé, sa barbe noire striée de poils blancs et son crâne en ogive. Tout le monde

entre dans la salle. Les hommes se sont regroupés par affinités. Les femmes se sont installées au fond. À son passage dans l'allée centrale, les sourires de Judas donnent à Augustine l'impression d'être la reine de la fête. Elle s'abandonne tout entière à la délectation de s'exprimer devant tant de gens réunis au plaisir de voir le château vendu. Valentine observe sa mère en silence. « De deux choses l'une, se dit la jeune fille, ou il a suffi de la vue du commissaire-priseur pour qu'elle trouve l'idée de père judicieuse ou alors elle a préparé une pirouette digne d'une comédienne. » En fait, ni l'une ni l'autre de ces opinions ne satisfont son esprit critique. Il n'est pas facile d'enfermer un être sous un jugement, comme une mouche sous un verre. De nouveau, elle se reproche de porter un avis désobligeant sur sa mère tout en l'aimant avec ferveur. Mais sa sévérité est à la hauteur de son amour. Les faiblesses qu'elle aurait tolérées chez une personne dont elle n'attend rien, elle ne peut les accepter de la part de quelqu'un dont la présence arrache sa vie. « Serais-je trop exigeante ? Demanderais-je trop à ceux qui me sont chers ? » Soudain, elle a peur d'elle-même comme d'un monstre. La voix de sa mère la tire de ses méditations :

— Où est Chrétien ?

— Là-bas, au deuxième rang, mère.

— Parfait.

Augustine parvient au centre de l'assemblée. Elle embrasse d'un regard le public :

— Je vous remercie de vous être réunis tous ici, à la demande de maître Wingert. J'ai une bonne et une mauvaise nouvelle à vous annoncer. Commençons par la plus désagréable pour vous qui êtes venus au spectacle : je n'autorise pas la vente du château de Rangen.

Un brouhaha secoue le public. Pas un mouvement ne traverse le visage d'Augustine qui lance la deuxième information comme un boulet dans le camp ennemi :

— Et je vous annonce le mariage de ma fille Valentine avec Antoine Stehlé, que tout le monde connaît ici, puisqu'il

négocie le prix du vin alsacien dans le monde entier. Il était parfaitement logique qu'une famille comme la nôtre accepte sa proposition. La célébration aura lieu dans un mois jour pour jour, le samedi 4 août. Je vous souhaite bonne journée.

Augustine sort de la salle sous un silence stupéfait.

— La garce, murmure Chrétien. Je la hais.

Comme tirée trop rapidement de sa torpeur, Valentine écoute comme dans un cauchemar les propos confus qui viennent de l'assemblée. Elle regarde sans comprendre les gens qui se pressent désormais pour la féliciter. Derrière elle, rendu à son rôle séculaire de mari dominé, Jacques affiche un visage défait. On dirait une pomme qui luit au clair de lune. Il est sous le choc, bouche bée. Tous deux emboîtent le pas d'Augustine, déjà installée dans la berline. Éblouie par le soleil, la jeune fille penche le visage en arrière pour sécher les larmes qui ne cessent de couler de ses yeux et pour boire par ses pupilles l'immense étendue bleue du ciel, seul réconfort du sort atroce qui l'attend. Quand elle abaisse le regard, les chevaux avancent sur un chemin plat, bordé de buissons aux longues soies noires et rigides. Les cailloux brillent. Une vapeur monte du flacon de sels qu'Augustine lui a positionné sous les narines.

Jacques a repris sa place de cocher.